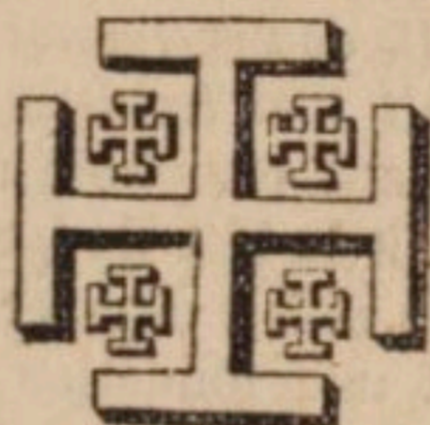


OEUVRE

DES ÉCOLES

D'ORIENT

DIEU LE VEUT!



BULLETINS PÉRIODIQUES

TOME XI

Novembre 1880 — Novembre 1882.

PARIS

AUX BUREAUX DE L'ŒUVRE

RUE DU REGARD, 12

ET A LA LIBRAIRIE CLASSIQUE EUGÈNE BELIN

Rue de Vaugirard, 52

exemple, ils exécuteront une messe splendide qu'ils ont soigneusement préparée. La musique des instruments doit rivaliser avec celle des voix, et cette dernière est parfaitement exercée. C'est ainsi que les enfants de la Jérusalem nouvelle chantent, en s'accompagnant de leurs instruments de musique, sur les rives des fleuves de Babylone.

Soyez assez bon, monsieur le directeur, pour solliciter en faveur de ce pays si intéressant la sympathie et la charité des associés de votre œuvre, et veuillez agréer d'avance l'expression des sentiments reconnaissants et respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur le directeur, votre très humble et très obéissant serviteur.

FR. GRATIEN DE SAINTE-ANNE,

C. d. ind., missionnaire apostolique.

TUNISIE ET TRIPOLITAINE

ÉCOLES DES SOEURS SAINT-JOSEPH

Marseille, 30 novembre 1880.

Monsieur le directeur,

L'intérêt que vous portez à nos œuvres m'encourage aujourd'hui à venir vous parler de nos maisons de Tunisie et des côtes de la Barbarie que j'ai visitées. Je ne vous ferai pas une description géographique, cela n'appartient pas à une humble fille de Saint-Joseph ; elle doit laisser ce soin aux savants et aux explorateurs. Je veux vous dire seulement, dans ce simple récit, Monsieur le directeur, ce que font nos Sœurs, et ce qu'elles espèrent faire avec le secours des bonnes âmes. La maison de la Goulette est la première que l'on rencontre en arrivant de Marseille. Cinq Sœurs y exercent la charité envers les enfants ; elles ont trois classes très fréquentées, comptant environ cent cinquante enfants. On y enseigne le français, un peu d'italien, et les ouvrages manuels. Grand nombre d'ouvriers italiens, pauvres pour la plupart, viennent en Tu-

nisie pour travailler aux chemins de fer, en construction sur un vaste réseau, n'est-il pas naturel que ces bonnes gens veuillent que leurs enfants apprennent l'italien, puisqu'ils doivent rentrer plus tard dans leurs foyers, où cette langue leur sera nécessaire. Je me suis trouvée à la Goulette, le jour de la Fête-Dieu; qu'il était beau et consolant de voir défilér nos élèves vêtues de blanc, bannière en tête, et cela dans un pays musulman, passer au milieu d'une foule ébahie, mais calme et respectueuse. Oui, Monseigneur, c'était touchant de le voir, au moment où notre malheureuse patrie, aveuglée par de désolants préjugés, défend les processions et proscriit les religieux. De la Goulette, nous passons à Tunis; là le champ est plus vaste. C'est avec bonheur que j'ai pu constater les progrès de l'établissement que j'ai dirigé pendant quelque temps, il y a quelques années. Tunis a pris un très grand développement; les étrangers y affluent, comme à la Goulette, attirés par l'espoir du gain. Combien peu, hélas! pensent au véritable but pour lequel l'homme a été créé. C'est donc vers les enfants que tendent tous les efforts de nos Sœurs; aussi leurs classes sont nombreuses, malgré la grande concurrence que leur fait l'Italie libre-penseuse, qui fonde des écoles élémentaires et supérieures dans toute la Régence. Nos classes sont au nombre de sept; plus de quatre cents enfants y reçoivent l'instruction, et nos Sœurs ont été obligées de céder dernièrement leur modeste réfectoire, qui sert maintenant de local à la salle d'asile, celui qu'elle occupait auparavant ne pouvait plus contenir les enfants dont le nombre s'accroît tous les jours. Nos Sœurs font tous les sacrifices possibles pour atteindre leur but; mais les bâtiments sont étroits. Grâce cependant à l'honorable M. Roustan, ministre plénipotentiaire, et à la haute bienveillance dont nos Sœurs sont l'objet, elles viennent d'obtenir du gouvernement français, pour l'agrandissement de leur local, une somme de 6,000 francs. Nos Sœurs espèrent acheter une maison attenante à celles qu'elles habitent, et alors, Monseigneur, les classes pourront être plus spacieuses et mieux aérées, chose bien importante sous le climat brûlant de l'Afrique. Malheureusement la somme de 6,000 francs n'est que la moitié de la somme que réclame le propriétaire de la maison en question. Après quoi, il faudra la démolir et en rebâtir une autre sur un plan nouveau. Tout cela exigera des dépenses considérables

et nous avons grand besoin que notre saint Patron inspire aux âmes charitables le désir de venir à notre secours. Nous avons l'espoir de sa protection, puisque nous sommes ses filles. C'est à Tunis, Monseigneur, qu'on peut se représenter l'image de la Tour de Babel : des Chrétiens, des Juifs, des Grecs schismatiques, des Musulmans, voilà les élèves qui fréquentent nos classes. Tout ce petit peuple bénit Dieu et la France, qui leur procure le bienfait de l'instruction. L'OEuvre de la Sainte-Enfance fait tous les ans, à Tunis, une bonne récolte de pauvres petits exposés. Aussi nos Sœurs sont-elles persuadées que ce sont ces chères petites âmes qui attirent les bénédictions du ciel sur l'établissement. Je ne m'étends pas davantage sur cette maison, car la bonne supérieure doit vous faire son rapport annuel, je le crois du moins. Autrement, combien de choses n'aurais-je pas à vous dire encore.

Passons maintenant à Sousse, l'ancienne Adrumette. C'est de là que le grand Apôtre des nations s'embarqua pour se rendre à Rome. Là aussi, l'OEuvre de la Sainte-Enfance envoie tous les jours de petits anges peupler le ciel. Oh quelle sera grande la couronne de cette humble fille de Saint-Joseph qui, depuis quarante ans, est là, soignant toutes les infirmités humaines, et cela sans distinction de religion ni de nationalité ! aussi jouit-elle de l'estime générale. Puisse le Seigneur bénir de plus en plus le zèle et le courage de cette chère Sœur, et la conserver longtemps à la Congrégation ! Les élèves sont nombreuses aussi dans cette localité ; nos Sœurs instruisent, comme à Tunis, les enfants de toutes les religions ; elles ont même une classe pour les garçons, qui, sans cela, seraient obligés d'aller à l'école des protestants, car il n'y a en dehors d'eux qu'un bon vieux Père capucin épuisé par les fatigues de vingt-cinq ans de mission. Non loin de Sousse, se trouve une petite ville, encadrée dans un bois de palmiers, on l'appelle Monestier. Ce nom lui vient, dit-on, d'un ancien monastère de Saint-Augustin. Il y a là une petite colonie chrétienne, assistée par un Père capucin maltais. Ce bon Père a déjà fait beaucoup comme missionnaire, mais il y a tant à faire encore, que, depuis deux ans, on réclame instamment l'assistance de nos Sœurs. C'est un projet très désirable, mais il n'a pas encore pu se réaliser, faute de ressources. Je suis allée visiter Monestier, et, vous le dirai-je, Monseigneur, mon cœur

saigne à cette pensée, que ma plume ne retrace qu'en tremblant : ce sont deux Juifs, mari et femme, qui font la classe, l'un aux garçons et l'autre aux filles. Pauvres chers enfants, ne puiseront-ils pas dans cet enseignement la haine que les Juifs ont pour le divin Maître des Chrétiens, qu'ils ont crucifié? C'est bien à craindre; que Jésus-Christ et sa sainte Mère les protège!

Les pauvres mères gémissent de ne pas avoir quelques Sœurs de Saint-Joseph, comme en ont les missions des environs; espérons que leurs prières et leurs larmes obtiendront ce qu'elles désirent. Trois Sœurs seraient suffisantes, mais il faudrait louer ou acheter une maison, et pourvoir à l'entretien des Sœurs. Notre révérende Mère consent volontiers à donner les Sœurs. Quant aux ressources indispensables, elle ne peut que prier saint Joseph de vous donner une de ces bonnes inspirations qui vous sont si familières, Monseigneur, quand il s'agit des Ecoles d'Orient. Je fais appel à votre cœur et à la charité de vos pieux associés. De Sousse, je me suis dirigée sur Sfax, où six de nos Sœurs travaillent depuis vingt-cinq ans à l'éducation de l'enfance. On aime à retrouver la langue et la religion de la patrie sur les rivages lointains; cela porte à bénir Dieu et à prier pour les cœurs généreux qui aident par leurs aumônes cette propagation catholique. A Sfax aussi, il y a une école de garçons, pour la même raison que j'ai exprimée plus haut. L'île de Djerba n'est éloignée de Sfax que d'un trajet de six heures, en bateau à vapeur. Il y a à peine deux ans que nos Sœurs sont là. Quelle n'a pas été mon agréable surprise, à mon arrivée, d'entendre les petites filles et les petits garçons me saluer en bon français. C'est que nos Sœurs sont, là comme partout, dévouées à la foi et au pays; grâce à leur zèle, les enfants de Djerba lisent et écrivent déjà passablement le français. Il y a des garçons de treize à quatorze ans qui, quoique professant la religion de Mahomet, font le signe de la croix, récitent la prière avec nos chrétiens, sont très respectueux envers les Sœurs et demandent à baiser la croix qu'elles portent sur la poitrine. L'un d'eux nous a fait visiter les endroits curieux du pays avec beaucoup de complaisance. Il était fier de parler le français avec *ma mère de France*, disait-il. Quand je suis repartie, il a voulu que je prisse le cheval de son père pour me rendre de la maison de son père au lieu de l'embarquement. Et là

aussi, il m'a obligée à prendre sa barque pour regagner le bateau à vapeur. Puisse le Seigneur éclairer de sa divine lumière un cœur si bien disposé ! A Djerba, comme partout, les sectateurs de Mahomet aiment et respectent les Sœurs, et sont heureux de leur confier leurs enfants. L'un des plus influents du pays veut envoyer son fils aîné à Paris, pour le *faire Français*, dit-il, quand il aura appris à lire chez les Sœurs. Des jeunes filles de vingt à vingt-cinq ans fréquentent l'école et sont dociles et soumises comme des enfants de six ans. Cette île a acquis toutes mes sympathies, et elle est digne d'inspirer le plus vif intérêt aux cœurs généreux qui aiment à venir en aide à une œuvre naissante.

On vous a parlé souvent de Tripoli de Barbarie et je sais que l'honorable M. Ledoux vous a mis au courant des œuvres de charité exercées par nos Sœurs et de la bonne marche de leurs classes ; j'ai été témoin de tout cela, mais je crois inutile de vous en entretenir ; après le jugement d'un homme si compétent que M. Ledoux, tout commentaire serait superflu. J'ajoute seulement que j'ai été très touchée du respect et de l'estime qu'ont les Turcs pour les Sœurs. Combien j'envie le bonheur de nos Sœurs missionnaires, et combien je serais heureuse de m'associer de nouveau à leurs travaux. Ce bonheur m'a été donné pendant de longues années. Puisse le maître de la vigne me regarder d'un œil de miséricorde au jour des récompenses !

De Tripoli, je devais me rendre à Bengazi, mais la traversée devant se faire par navire à voiles, cela devenait trop difficile. Il m'a donc fallu prendre un vapeur italien qui allait à Malte et de là à Venise, à Bengazi, par un bateau à vapeur maltais qui fait ce voyage pendant la belle saison. Je ne vous dirai rien de ce bateau, Monseigneur, sinon qu'il s'appelle l'*Allègre*, et que le nom de Tristan lui conviendrait bien mieux, tant il est malpropre et incommode. L'obéissance m'avait commandé ce voyage, et je l'ai fait gaiement et de bon cœur. La traversée dura quatre jours, c'était bien peu, disait-on, vu la paresse de l'*Allègre*, mais il portait deux filles de Saint-Joseph. Ce bon père protégea tout le monde. Bengazi est le pays le plus pauvre et le plus triste que j'aie visité ; les habitants y ont quelque chose de brutal et de sauvage. Cependant ils aiment et respectent les Sœurs, et viennent de bien

loin pour recevoir leurs soins au dispensaire. Nos pauvres Sœurs ont là tout ce qu'il faut pour acquérir de grands mérites et gagner durement le ciel. Cependant elles sont contentes dans leur exil volontaire, et qui est adouci par le bien qu'elles y font. Il y a dans leur école une petite musulmane très intéressante; elle n'a pas encore sept ans, et quand on lui demande son nom, elle répond : je m'appelle, *Madame Française*. Ses petites compagnes sont aussi douces et obéissantes, ainsi que les Israélites qui fréquentent la classe. Plaise à Dieu qu'un jour elles deviennent toutes de véritables dames sinon françaises, au moins chrétiennes.

Je termine, Monseigneur, cet exposé déjà trop long, mais je ne sais pas m'arrêter quand je parle des missions, que j'ai toujours aimées et auxquelles vous portez vous-même un si grand intérêt.

Agréez, Monseigneur, mes remerciements anticipés, etc., etc.

Votre humble servante,

SŒUR CYPRIENNE,

Rel. de S.-Joseph de l'Appar., assistante.

P. S. J'ai terminé cet exposé, Monseigneur, mais je ne veux pas fermer ce pli sans vous offrir l'hommage respectueux de notre révérende Mère, et tous les vœux qu'elle forme pour la prospérité de l'œuvre bénie que vous dirigez avec tant de zèle et de dévouement. Puisse le Ciel vous accorder, Monseigneur, une longue suite d'années pour le bonheur de tous.

SŒUR CYPRIENNE.
